



DOCTEUR
DIETMAR
& MISTER
HOPPP





PORTRAIT **Accusé de détruire les valeurs du football traditionnel allemand avec ses milliards et son club d'Hoffenheim, Dietmar Hopp est la nouvelle tête de Turc de la Bundesliga. Seulement voilà, l'octogénaire pourrait également être l'homme qui éradiquera indirectement ce foutu coronavirus de la surface de la Terre. Portrait d'un type qui a passé sa vie à inverser le karma.**

Par Julien Duez et Mathieu Rollinger

Photos: Picture-Alliance/Dppi, Imago/Panoramio



Champs de supporters.



Une passe à dix dans le rond central, qui rappelle celle du fameux “match de la honte” disputé par l’Allemagne et l’Autriche au mondial 82. Voilà le spectacle grotesque proposé par les joueurs d’Hoffenheim et du Bayern, avant que la Bundesliga ne rentre en confinement. Une mascarade déclenchée par une insulte: “fils de pute”.

Trois mots qui claquent comme une gifle en plein visage. Trois mots qui blessent. Trois mots, qu’ils soient prononcés à Dortmund, Francfort, Berlin ou Cologne, qui sont destinés à un seul homme: Dietmar Hopp. Le proprio du TSG Hoffenheim n’est pas près d’oublier ce 29 février 2020. Déjà, parce que ses joueurs se sont fait ouvrir à domicile (0-6) par un Bayern en feu. Ensuite, parce que le parcage bavarois a mis plus d’énergie à se payer sa tête plutôt qu’à encourager les coéquipiers de Thomas Müller. En témoignent les deux banderoles brandies à son encontre en deuxième période: “Dietmar Hopp est un fils de pute!” et “Tout comme avant, rien ne change: la DFB (la fédé allemande, ndlr) ne tient pas parole et Hopp reste un fils de pute!” Deux coups de sang suffisamment graves pour que l’arbitre décide d’interrompre à chaque fois la rencontre, le temps que toute l’équipe dirigeante du *Rekordmeister* éteigne l’incendie provoqué par la tribune visiteurs. Encore sous le choc et alors que la messe est dite, le public de la PreZero Arena assiste finalement à un dernier quart d’heure lunaire, où quelques Bleus tapent une brésilienne avec les Rouges, en soutien au mecène local, applaudi sans discontinuer par son public. Cette décision aurait été prise de concert par les 22 acteurs, sur proposition de Manuel Neuer. Elle était aussi le seul moyen, selon le capitaine du TSG, Benjamin Hübner, “d’envoyer un signal fort sans provoquer l’annulation du match”. Trois semaines plus tôt, le défenseur du Hertha Berlin, Jordan Torunarigha, victime de cris racistes lors d’une rencontre de coupe à Schalke 04, aurait bien aimé, lui aussi, que ses confrères déclenchent le même protocole pour lui venir en aide. À la place, ce dernier s’est fait expulser, en larmes, après avoir balancé, de rage, un pack de gourdes à proximité du banc de touche. Autrement dit, ce que le football allemand n’a pas fait pour lutter contre le racisme, il l’a fait pour défendre la dignité d’un milliardaire. Et plutôt deux fois qu’une, puisque le président du conseil d’administration du Bayern, Karl-Heinz Rummenigge, n’a pas hésité à flageller ses supporters en mondovision: “J’ai profondément honte de ces idiots. Ce que l’on a vu aujourd’hui, c’est le visage horrible du Bayern Munich.” Mais pourquoi un papi de 80 ans suscite tant de haine, au juste? Hopp lui-même n’en a aucune idée. “Si je savais ce que ces idiots attendent de moi, ce serait plus simple.”

Nouveaux riches et vieilles rengaines

Sig Zelt pense avoir un élément de réponse. Porte-parole de ProFans, le plus gros lobby de supporters outre-Rhin, il affirme que les ultras, au Bayern comme ailleurs, n’ont “rien contre Hopp, malgré ce que laissent penser ces banderoles et ces chants. ‘Fils de pute’, c’est une insulte courante dans les stades allemands. Comme ‘connard’ ou ‘idiot’. On peut le déplorer, certes, mais notre but n’est pas de lui enlever sa dignité ou de menacer sa femme”. Torben, 28 pages au compteur, dont quatorze comme abonné dans la mythique Südringtribüne de Dortmund, ne pourrait être plus d’accord: “Le football relève du domaine de l’exagération. Au stade, on n’est pas au théâtre ou à l’opéra. On ne peut pas s’attendre à y voir le même comportement que lors d’une réunion d’un conseil d’administration.” Et le jeune homme d’aller encore plus loin pour justifier un tel défoulement: “Si Greta Thunberg avait passé ses vendredis à bûcher ses partiels en classe, on n’aurait jamais vu les jeunes manifester pour le climat dans le monde entier. C’est important d’attirer l’attention, grâce à cela, nos protestations trouvent un écho médiatique.” Assis sur le même cheval de bataille, Sig et Torben se rejoignent également sur les raisons de leur colère, à savoir “la manière totalement décomplexée avec laquelle Hopp intervient financièrement dans la compétition sportive”. À l’image de Wolfsburg, soutenu par Volkswagen, Leverkusen, parrainé par le géant de l’industrie pharmaceutique Bayer, ou Leipzig, à qui Red

Bull donne des ailes, Hoffenheim est en effet qualifié par nombre de supporters de *Plastikverein*, “club en plastique” en VF. Comprendre, des clubs sans âme ni traditions, dopés à l’argent. “Ici comme en France, les fans sont des grands nostalgiques, estime le sociologue Albrecht Sonntag. Ce sont souvent des collectifs réactionnaires. Il faudrait, selon eux, que rien ne bouge, que la finale de la coupe de France oppose chaque année Saint-Étienne à Nantes. Ils vivent dans une autre époque. Ces supporters pensent les choses à travers deux catégories: les grands clubs qui existent depuis toujours et les nouveaux riches. Cette catégorisation ne tient pas la route si on regarde l’histoire du foot. Tous les grands clubs ont été à un moment donné des nouveaux riches.” Selon cette vision binaire, Dietmar Hopp serait donc la figure tutélaire d’un capitalisme sans limites et sans âme. Et donc au-dessus de tout principe. En 2015, le magnat rhénan parvient en effet, avec l’accord de la ligue, à se défaire de la règle du “50+1” qui, afin de préserver le caractère associatif des clubs professionnels, empêche un seul investisseur d’en posséder plus de la moitié des parts à lui seul. Si Hopp détient aujourd’hui 96% des actions d’Hoffenheim, “on ne peut objectivement rien lui reprocher, arbitre Sonntag. Après 20 ans de soutien ininterrompu et significatif, on a le droit de déroger à la règle du 50+1. Avec ses 30 ans de présence au club, il n’a fait que bénéficier d’une clause qui était déjà dans les statuts depuis décembre 2014.” Pour Peter Zeidler, qui a épaulé Ralf Rangnick sur le banc d’Hoffenheim entre 2008 et 2011, certains ont la mémoire courte: “Les plus jeunes qui vont pour la première fois au stade apprennent à dire ‘Scheiss Hopp’. Ils ne réfléchissent même pas.” Et c’est justement là où le bât blesse: “Hopp est un homme de l’après-guerre, qui a grandi avec le souvenir de la mort omniprésente, analyse Ronny Blaschke, auteur de plusieurs ouvrages sur les coulisses du futsal. On peut donc comprendre sa réaction quand des jeunes le menacent en représentant son portrait derrière une cible.” Pour avoir précisément répété ce geste de défiance à de multiples reprises, les fans de Dortmund ont fini par voir

“Les plus jeunes qui vont pour la première fois au stade apprennent à dire ‘Scheiss Hopp’... Ils ne réfléchissent même pas”

Peter Zeidler, ancien coach adjoint à Hoffenheim

s’abattre sur eux le couperet de la commission de discipline de la DFB, qui les a condamnés à deux ans d’interdiction de déplacement à Hoffenheim et a fait voler en éclats la sacro-sainte abolition des sanctions collectives, gagnée de haute lutte par les supporters allemands en 2017. Ce que le parcage du Bayern a tenu à rappeler avec ses banderoles, déployées une semaine après le verdict. Où quand les intérêts communs priment sur la rivalité entre le champion et son traditionnel dauphin jaune et noir. “Les sanctions collectives sont l’instrument du pouvoir des dirigeants despotiques, s’indigne Sig Zelt. Elles sont interdites par la justice occidentale, mais pas dans le football. Que l’ensemble des fans d’une équipe soient punis pour le mauvais goût et l’indécence de certains d’entre eux, c’est scandaleux.” Quoi qu’il en soit, depuis l’arrêt forcé des compétitions pour cause de coronavirus, les

critiques semblent avoir disparu comme par magie. Normal, sauf que l’homme qui serait en train de tuer le football allemand pourrait aussi être celui qui sauvera le monde entier.

À la table de Trump et Gates

Depuis 2012, Hopp détient 80% des parts de CureVac, une société de biotechnologie thérapeutique qui planche actuellement sur un vaccin contre le coronavirus, grâce à une méthode signature: l’ARN messenger. Une fois injectée, cette molécule permet d’imiter l’infection virale naturelle, et donc de déclencher les mécanismes de défense de l’organisme. Ainsi, face au vrai virus, le corps sait déjà comment se protéger grâce à la mémoire immunitaire. Puisque la plateforme a déjà été développée pour le traitement de la rage ou de la grippe, le défi est de l’appliquer aujourd’hui au Covid-19. Il faut croire que cette technologie est prometteuse, puisqu’elle a éveillé l’intérêt d’un autre milliardaire: Donald Trump en personne. Le 3 mars dernier, le président américain reçoit à la Maison-Blanche des représentants de plusieurs laboratoires, dont un émissaire de CureVac. “Un privilège, d’autant plus que nous sommes la seule entreprise allemande à s’être assise à cette table”, se félicite Franz-Werner Haas, le directeur général délégué de la firme basée à Tübingen. Quelques jours plus tard, le *Welt am Sonntag* révèle que

le chantre de l'*America first* a tenté de réserver les droits exclusifs de ce vaccin pour son peuple. La réaction épidermique du gouvernement Merkel ne se fait pas attendre: *"L'Allemagne n'est pas à vendre"*, s'insurge alors le ministre de l'Économie Peter Altmaier. Même son de cloche chez Dietmar Hopp. *"Il n'est évidemment pas possible qu'une entreprise allemande développe le vaccin et qu'il soit utilisé exclusivement aux États-Unis, rassure-t-il. Ce n'était pas une option pour moi."* Ou comment un prédateur du foot-business se fait le défenseur d'un certain ordre moral dans une crise sanitaire mondiale. Au lendemain du "scandale de Washington", la Commission européenne débloque un prêt de 80 millions d'euros, histoire de s'assurer de la fidélité de l'entreprise de biotech et de soutenir l'opération. La somme servira à équiper un nouveau site, afin de produire entre un et quatre milliards de doses par an, en cas de succès. *"Il faut d'abord faire des tests sur des animaux, puis sur des humains, temporise Hopp. Je pense que le vaccin pourrait être disponible en automne, lorsqu'une autre vague d'infection risque d'arriver."* Mais avant de pouvoir être considéré comme le Messie, le milliardaire semble avoir mis plus prosaïquement une nouvelle fois la main sur une potentielle poule aux œufs d'or. Rien ne le laissait présager en 2006, lorsqu'il plaçait ses premières billes dans CureVac, une petite start-up lancée six ans plus tôt par trois étudiants en biologie dans des locaux de quatre mètres carrés, mis à disposition par l'université de Tübingen. De quoi rappeler de bons souvenirs à l'homme d'affaires. En 1972, alors employé d'IBM, il plaqua tout pour fonder SAP, une entreprise lancée dans des conditions spartiates. *"On avait du temps à l'époque, notre phase start-up a duré entre dix et quinze ans"*, rejoue-t-il aujourd'hui. Le parallèle entre SAP et CureVac ne s'arrête pas là. La première arrivait sur le marché avec une idée-force: doter les entreprises d'un logiciel standardisé de gestion des données en temps réel. Une sorte de *cloud 1.0* qui lui permettra de devenir l'entreprise allemande la plus florissante d'après-guerre et de

jouer des coudes avec Microsoft, IBM et Oracle dans le logiciel *game*. En 2003, Hopp cède son fauteuil de président et revend ses parts au moment où la valeur de l'entreprise atteint 150 milliards d'euros. *"Je ne voulais pas agir comme un patriarche incapable de lâcher l'affaire, avoue-t-il alors. D'un autre côté, je me sentais encore suffisamment jeune pour continuer à investir."* Avec succès, puisque CureVac est aujourd'hui un fleuron de la biotechnologie, un secteur réputé pour être un gouffre financier à cause de ses coûts de recherche faramineux et l'incertitude des résultats. Mieux, la fondation de Bill et Melinda Gates a récemment investi près de 46 millions d'euros dans la société. Prends ça, Didier Raoult.

“Il faut d'abord faire des tests sur des animaux, puis sur des humains. Je pense que le vaccin du coronavirus pourrait être disponible en automne”

Hopp, concurrent direct de Didier Raoult

Papa fait pas de résistance

Enfin, l'aventure dans laquelle Hopp s'est lancé avec CureVac n'est pas bien différente de celle qu'il a vécue avec Hoffenheim. Déjà, parce que le football est aussi un milieu dans lequel on n'est jamais sûr de revoir l'argent qu'on injecte. *"Dans la plupart des secteurs, si vous gérez bien votre entreprise, elle va survivre, avance l'universitaire Albrecht Sonntag. Dans le foot, vous pouvez être un bon gestionnaire, il suffit de trois hors-jeu et un penalty pour descendre."* Mais comme dans la plupart de ses autres business, la patte Hopp se mesure sur la durée. Hormis un échec avec Agennix, une autre boîte de biotech liquidée en 2013,

parmi la douzaine de celles qu'il a soutenues, l'entrepreneur n'a connu que des courbes ascendantes. *"J'ai simplement eu la chance d'avoir été au bon moment au bon endroit"*, assure-t-il, modeste. Pour le milliardaire, ce fameux "bon endroit" est presque exclusivement situé sur ses terres d'origine, au confluent du Rhin et du Neckar. C'est dans un rayon de 100 kilomètres autour de Heidelberg, sa ville natale, nichée dans la partie nord-ouest du Bade-Wurtemberg et à quelques encablures de





Dietmar partage toujours son gel hydroalcoolique.

la frontière française, que sont concentrées toutes ses activités. *“C’est un endroit où les gens aiment manger ensemble et boire du bon vin, comme en France”,* caricature Peter Zeidler, originaire de la Souabe voisine. Les épicuriens du coin peuvent d’ailleurs compter sur “Vadder Hopp” (P’pa Hopp, en VF), comme on le surnomme dans les bureaux de SAP, pour continuer à jouir des bonnes choses de la vie. *“Je m’occupe des gens de cette région, ma région. Ces gens ont rendu mon ascension possible. C’est à eux que je souhaite rendre quelque chose.”*

Via sa fondation, lancée en 1995, l’enfant du pays a ainsi lâché 800 millions d’euros dans de multiples équipements médicaux, scolaires ou sportifs locaux.

C’est certain, tôt ou tard, l’homme qui a permis au PIB du Bade-Wurtemberg de grimper en flèche aura droit à sa statue. Et pourquoi pas à Hoffenheim? Après tout, c’est dans ce village de 3200 âmes que se trouve son club de football, mais aussi la maison, aujourd’hui transformée en kebab, dans laquelle il a grandi avec ses trois frères et sœurs pendant la Seconde Guerre mondiale. *“Je n’ai jamais pu me représenter les Français, les Russes, les Anglais et les Américains comme des êtres humains, témoignera-t-il bien plus tard à propos du conflit. Je ne savais absolument pas à quoi ils pouvaient ressembler.”* Est-ce pour cela qu’il effectue machinalement, à 5 ans, le salut hitlérien lorsque les GI débarquent en jeep devant sa maison en 1945? Peut-être. Peut-être aussi que Dietmar a simplement reproduit machinalement les gestes de son père Emil... Ce dernier, instituteur de métier et membre de la SA, la section d’assaut fidèle aux idées d’Adolf Hitler, a en effet participé au pogrom de la synagogue d’Hoffenheim pendant la Nuit de cristal. L’ordurier paternel est aussi à l’origine de la déportation de ses voisins juifs à Auschwitz. Le couple Mayer y perdra la vie, tandis que leurs enfants, Manfred et Heinz, échapperont à l’horreur en étant

“Je ne pense pas que les fans de l’OM aimeraient que Bernard Arnault prenne en charge son équipe de jeunesse pour ensuite piquer la place d’un grand club en championnat comme l’a fait Hopp”

Torben, supporter du Borussia Dortmund

cachés dans un orphelinat catholique de Haute-Garonne. En 2005, Dietmar Hopp et sa fratrie brisent ce tabou familial en finançant la traduction en allemand des mémoires de Fred et Menachem, rebaptisés ainsi depuis leur exil aux États-Unis et en Israël. Ce devoir de mémoire fait à l’époque l’objet d’un film documentaire (*Menachem & Fred*, sorti en 2009). Cet héritage traumatisant, Hopp le partage avec de nombreuses familles allemandes. En revanche, sa trajectoire, elle, est unique. *“Nous étions quatre enfants. Certains jours, il n’y avait rien à manger sur la table. J’ai très vite livré du charbon pour avoir un peu d’argent de poche, se remémore l’intéressé. C’est entre autres pour cela que j’ai voulu devenir riche aussi jeune: parce qu’il m’était important de devenir indépendant.”* À l’époque, le jeune *moneymaker* s’offre tout de même quelques rares moments d’insouciance en tapant le cuir dans la rue avec ses copains. Une

activité qui n’emballe pas sa mère, inquiète de le voir finir avec la même grave blessure au genou que son frère, Wolfgang. Ce n’est qu’à la suite du “miracle de Berne” – la victoire surprise de l’Allemagne en finale du mondial 1954 contre la Hongrie – que la maman poule autorisera son rejeton à signer sa première licence à Hoffenheim. Dietmar a alors 14 ans et des étoiles dans les yeux: *“Je voulais devenir comme Fritz Walter!”* Raté. Le jeune attaquant ne portera jamais le brassard de la Nationalmannschaft. En revanche, son adresse face au but lui permet de rafler de nombreuses boîtes de saucisses offertes alors par le boucher partenaire du club. Mais Hopp en veut plus. Appliqué en classe, il passe son bac sans peine et multiplie les petits jobs pour augmenter son train de vie d’étudiant. Ses week-ends, le jeune homme les partage entre Anneliese, rencontrée lors d’un thé dansant à Sinsheim et devenue depuis son épouse, et le TSG, avec qui il connaît la descente après avoir manqué un penalty crucial lors d’un derby face au village voisin. La

déception est vite digérée, puisque le jeune ingénieur en informatique vient tout juste d'être recruté par IBM, "la boîte qui payait le mieux à l'époque". Un bon job, une jolie femme, des gosses turbulents, une grande maison... Hopp coche alors toutes les cases de la réussite *made in Germany* des Trente Glorieuses. Alors, quand il décide de tout lâcher en 1972 pour fonder SAP avec ses quatre acolytes, les fronts se plissent et les sourcils se froncent. Il est pourtant possible de résumer la suite de l'histoire en deux mots: *success story*.

"Il a construit quelque chose à partir de rien"

Hoffenheim n'échappera pas à cette règle. L'amorce est d'ailleurs bien identifiée: le 14 juin 1989, année du quatre-vingt-dixième anniversaire du club mais aussi date de la relégation en première division de district après une défaite en barrages. Une déconvenue de club de campagne dont tout le monde se fout alors, sauf Hopp, prostré dans les tribunes du Seewaldstadion. Le milliardaire décide ce jour-là de reprendre en main son club de cœur. Dix-sept ans plus tard, Hoffenheim, devenu le laboratoire du football allemand, décroche la première qualification en coupe d'Europe de son histoire. Le bond en avant, colossal, ne manque pas d'agacer les puristes. "Hoffenheim", comme le surnom Sig Zelt, est foncièrement différent des petits clubs qui connaissent la réussite avec un travail sérieux et des moyens financiers limités." Pour ce supporter de l'Union Berlin, il suffit d'ailleurs de se pencher sur la saison 2007-2008 de D2, à l'issue de laquelle le TSG s'est offert une place dans l'élite, pour comprendre les réserves sur un soi-disant "miracle". "Hoffenheim avait dépensé plus d'argent dans le recrutement que l'ensemble des autres clubs (18,5 millions d'euros). On ne peut pas parler de compétition équitable." Pourtant, le supporter de Dortmund qu'est Torben réfute l'idée d'un front anti-Dorfvereine. Littéralement, les clubs de village. Implicitement, les bouseux: "À ce sujet, on peut voir en Allemagne le même romantisme qu'en France. Mais je ne pense pas que les fans de l'OM ou de Saint-Étienne aimeraient que Bernard Arnault prenne en charge son équipe de jeunesse pour ensuite piquer la place d'un grand du championnat. Hopp n'est en aucun cas un David face à Goliath. Il se conduit davantage comme Dieu le Père." Pourtant, de l'intérieur, c'est un homme bien moins envahissant qui est décrit. Peter Zeidler garde le souvenir d'un boss passionné de foot, doté d'une "mémoire incroyable" et "capable de donner la composition des deux équipes d'un match datant d'il y a quinze ans". Hopp ne rate aucun match de sa TSG, suit avec beaucoup d'intérêt le parcours de ses équipes de jeunes, mais est aussi très éloigné du cliché du dirigeant omniprésent. "Il était assez effacé et introverti face à ses joueurs", relate ainsi Demba Ba, l'une des figures de proue d'une équipe alors dirigée par le gourou du gegenpressing, Ralf Rangnick. "Quand on gagnait, il descendait dans le vestiaire pour faire le cri de guerre, sourit l'attaquant franco-sénégalais. Pas de discours, juste un mot de félicitations, puis il lançait le 'Atchik-atchik-atchik!' Comme il était déjà un peu âgé, il criait en y mettant toute sa force, mais le son de sa voix ne portait pas très loin. Ça nous faisait marrer. Donc, au final, il était proche de nous sans être imposant." Le seul cas d'ingérence que Zeidler, actuel coach du FC Saint-Gall, a pu constater est assez évocateur de sa perception du foot. "On avait perdu un match contre Wolfsburg dans les dernières minutes. En rentrant au vestiaire, Rangnick avait reçu un SMS de sa part: 'Comment as-tu pu faire ce changement?! Il avait réagi comme un supporter qui n'a pas compris que, dans le foot, il est possible de perdre un match dans les dernières minutes.'"

Le reste du temps, Hopp préfère régaler ses ouailles. "Il a fait construire le centre d'entraînement à Zuzenhausen. Je ne sais pas s'il a tout payé, mais on avait des conditions optimales, jure Zeidler. On avait les meilleurs jardiniers de son golf de Sankt Leon-Rot, l'un des plus beaux d'Europe, donc on s'entraînait sur des tapis verts. Je n'avais jamais rien vu de tel." Il est le genre de patron qui sait donner à son club les moyens de ses ambitions, capable de maintenir une forme de pression tout en

déléguant les affaires sportives aux hommes compétents, tel Rangnick. "Elle est là, la clé de son succès, clame Demba Ba. Hopp a su choisir la bonne personne pour son projet, puis a eu l'intelligence de s'effacer. Le mec a construit quelque chose à partir de rien. C'est vraiment la chose la plus dure à faire dans le football." Et quand le rêve de gosse se matérialise dans la réalité des adultes, Hopp doit quand même se pincer à plusieurs reprises. Comme cet après-midi de victoire sur le terrain de Munich 1860. "Ce jour-là, je l'ai senti heureux comme jamais, rejoue Zeidler. Son petit Hoffenheim jouait au stade Olympique de Munich. Mieux, Franz Beckenbauer est venu dans le vestiaire après le match pour lui serrer la main. Imaginez-vous: le Kaiser, le héros de notre jeunesse! C'était ça, sa motivation: 'J'arrive avec mon petit club de village, certes avec beaucoup d'argent, mais j'arrive dans la cour des grands.' C'était ça, le miracle d'Hoffenheim."

Alors, merci qui?

Le propre du miracle est de relever de l'inexplicable, conséquence d'une intervention providentielle. Dans ce cas, cette puissance supérieure est financière. De quoi déclencher une forme de jalousie dans le camp d'en face? "L'hypothèse selon laquelle les autres fans seraient envieux d'Hoffenheim est fautive, jure Sig Zelt. Nous, à l'Union, par exemple, on a renoué une grande partie de notre stade grâce à des dons et des heures de travail. On peut être fier de cela, plutôt que d'une somme d'argent qu'on nous balancerait et du succès qu'elle achèterait." Hopp

lui-même ne croit pas aux miracles, permis par la seule planche à billets: "Bien sûr que j'aimerais gagner la ligue des champions, tout comme j'aimerais aussi pouvoir sauter au-dessus de la barre des 2,50 mètres. Mais les deux ne sont pas réalistes." Cet investissement "raisonnable" et durable est peut-être, en plus de l'ancrage local, ce qui le différencie le plus des autres fortunes du football qu'elles soient russes, américaines, émiraties ou qataries. "Abramovitch a investi cent fois plus que moi à Chelsea. Mais il n'y a jamais joué, ni vu un match des équipes de jeunes", fanfaronnait ainsi Hopp après la montée en Bundesliga en 2008. Une manière de dire que s'il s'est offert une partie de Football Manager grandeur nature avec son club en plastique, sa passion, elle, est loin d'être synthétique. "Toutes les réussites sportives sont artificielles, dues à une concordance de facteurs environnementaux, théorise Albrecht Sonntag. Prenez le Bayern, par exemple: si Beckenbauer ne s'était pas fait gifler lors de son premier entraînement à Munich 1860, son destin aurait été complètement différent.

Certes, Hoffenheim a eu plus de sous à sa disposition à un moment donné que d'autres petits clubs en Allemagne. Mais cet argent-là a été utilisé de manière intelligente. Hopp n'a pas acheté des joueurs hors dimension, alors qu'il aurait très bien pu s'offrir un effectif comparable à celui du PSG s'il en avait eu l'envie. Au lieu de ça, il a imposé une croissance extrêmement durable à ce club, dans un coin où les fans de foot n'étaient jusqu'ici pas gâtés. Il a bouché un trou. C'est un écosystème qu'il a créé, et il se tient tout seul." L'intéressé confirme: "Hoffenheim doit pouvoir exister sans moi. C'est le cas depuis 2016, mais je veille à ne pas laisser une ardoise à mon fils, qui me succédera un jour." Reste à savoir si d'ici là les quolibets auront cessé en tribune, puisque le respect des supporters adverses est certainement la seule chose que ses quelque dix milliards d'euros de fortune personnelle ne peuvent acheter. Le remède sera peut-être un vaccin, qui permettra à tout ce petit monde de reprendre le cours de sa vie après cette trêve virale. "Les deux thématiques doivent être séparées, conclut Sig Zelt. Il est possible de critiquer une facette de quelqu'un et d'en saluer l'autre. Et outre, le fait que ce n'est pas lui personnellement qui trouvera le remède fera que les supporters penseront à autre chose qu'à lui au moment d'aller se faire vacciner." La moindre des choses serait quand même de dire: "Merci, fils de pute." ● TOUTS PROPOS RECUEILLIS PAR JD ET MR, SAUF CEUX DE DH TIRÉS DE 11FREUNDE, SPIELFELD, SPORT1, DIE WELT, WIRTSCHAFTSWOCHE ET GESELLSCHAFTSSPIELCHEN, OUVRAGE DE RONNY BLASCHKE.